

l'oreille, comme son plumage l'est à l'œil lorsqu'elle est tapie.

Le couple chante à intervalles, dès l'aube, jusque vers neuf heures du matin dans la belle saison, et même dans la journée lorsqu'il va pleuvoir.

Le chant de la perdrix ouakiki, très-prolongé, est un assemblage de cris perçants, aigus, de sons cuivrés, qui s'entend de fort loin. Ouï de près, ce chant vous brise le tympan.

Avant de l'émettre, elle se perche sur une branche ou sur une éminence de terrain.

Ce chant paraît se composer de trois parties.

D'abord une suite de « pi!! — pi!! — pi!! — pi!! » qui sont comme autant d'exclamations soudaines;

Puis un : « Pi-ouï! — pi-ouï-ouï! — pi-ouï-ouï!! » cadencé et infiniment prolongé.

Le tout se termine en traînant, sur un ton de plus en plus plaintif : « pi-ouï-ouï! — pi-ouï-ouï! — pi-ouï-ouï!! »

La matinée est employée à la recherche de la nourriture; de dix heures du matin à quatre heures du soir, environ, l'oiseau de la Chine, suivant l'état de la température, reste à l'ombre, ou se chauffe au soleil, ou se livre aux douceurs du bain de poussière.

Vers quatre heures de l'après-midi, l'heure des affaires chez les insectes qui quittent leurs retraites et circulent, les perdrix ouakiki parcourent le sol et les branches des arbres pour chercher à leur nourriture et faire chasse de bestioles.

Elles se perchent souvent dans la journée pour faire la sieste, et invariablement le soir, pour rester branchées toute la nuit.

La femelle seule fait exception à cette règle durant le temps de l'incubation et tant que ses jeunes sont hors d'état de voler.

Mon étude de la perdrix de Chine remonte au printemps de 1877; mais, comme cette étude n'a été suffisamment complète que durant la campagne de 1879, je demanderai la permission, pour ne pas abuser de la patience des amateurs et pour éviter de tomber dans des redites, de passer rapidement sur les années 1877 et 1878.

La première de ces deux années ne donna aucun résultat.

Les tentatives d'acclimatation d'un sujet nouveau, les éleveurs mes confrères le savent du reste, sont souvent matières à déboire, et c'est à force de ténacité qu'on parvient à arracher à la nature ses secrets et à triompher des obstacles imprévus qui se présentent à chaque pas.

J'avais le plus vif désir de posséder la perdrix de Chine pour l'étudier à fond, la voir aux prises avec notre climat, la faire reproduire, savoir quelles espérances les disciples de saint Hubert pourraient fonder sur elle.

Or, premier inconvénient, cette perdrix se vendait, au commencement de 1877, 235 francs le couple.

C'était grave.

D'autant plus grave que, même à ce prix, je n'étais pas certain le moins du monde de tomber sur un couple reproducteur.

J'étais très-hésitant.

Heureusement, la foi dont j'étais touché était probablement contagieuse, et M. A. Geoffroy Saint-Hilaire, auquel j'avais confié mes projets, voulut bien me venir en aide.

Notre sympathique secrétaire général, qui, au milieu de ses occupations multiples, ne perd jamais de vue le but que nous poursuivons tous, m'offrit de partager avec moi ses richesses.

(A suivre.)

E. LEROY.

LE LOUP DE TRONÇAIS.

Certes, le vieux *Reaudin* était un loup hors ligne, tellement hors ligne que la rédaction de la *Chasse illustrée* a cru devoir faire ses réserves. Voici l'histoire d'un loup qui, sans manger la moindre oie à la barbe des veneurs, a tenu trois jours devant les chiens. Cette histoire, je la tiens de M. Merle, disciple de Boisrot de Lacour, et je lui laisse la responsabilité, il doit avoir dit vrai et je lui passe la parole :

« Un fait qui démontre combien sont considérables la vigueur et le fond du loup.

« Louis Sambucy, M. le marquis de Beaucaire et moi nous avions un pied-à-terre à Tronçais, où nous chassions souvent. Nous y gardions un loup ravi en bas âge à la tendresse de ses parents. Il avait alors environ deux ans. Quand nous avions buisson creux, il nous arrivait parfois de le donner aux chiens. Notre loup, habitué dès son enfance à cet exercice, qui n'était, en somme, qu'une promenade en musique, propre à aigu-

ser son appétit, faisait un tour en forêt et rentrait paisiblement à son domicile, où il trouvait son diner servi.

« La forêt était très giboyeuse : je dis était, l'imparfait étant le temps de notre époque; mais il y a partout des déconvenues. Or, dans un de nos déplacements, nous avions décidé de chasser d'abord un chevreuil. Le valet de limier arriva fort tard au rapport; il n'avait autre chose que des renards et des sangliers. Le temps était mauvais. La dame de pique fit oublier Diane. A demain un renard.

« Point de renards, mais des sangliers au choix. Il pleuvait plus fort que la veille. A demain le ragot.

« Rien! rien absolument au rapport; les bêtes noires et rousses avaient vidé la forêt. Pas le moindre marcassin en perspective. Sambucy embouche sa trompe : J.-J. des Martels, vous souvenez-vous de la trompe de Châtet? Une trompe héréditaire! Vous en souvenez-vous? Une épopée, cette trompe, ou mieux ce cor auquel le père de Louis dut jadis la vie et les honneurs de la cour de Toussaint Louverture.

« Trois jours sans entendre la délicieuse musique des chiens en forêt, trois jours avec des hurlements sinistres à briser les cloisons du chenil. Impossible de rester davantage dans une coupable oisiveté.

« Lâchons notre loup; le temps est splendide. La porte du *lupil* s'ouvre; le bourru file en forêt. et un quart d'heure, peut-être même douze minutes après, tant nous étions pressés, nous découplons.

« L'animal se fait battre selon sa coutume et suivant les refuites ordinaires, s'écartant peu de son logis, une petite lieue à peine. Mais les chiens, furieux d'un loisir trop prolongé, le menaient avec une énergie qu'il ne leur connaissait pas jusqu'à ce jour; ils s'étaient conduits en bons commensaux. Cette fois, c'était beaucoup plus sérieux.

« Il voyait combien il lui serait difficile de rentrer chez lui sans accroc à sa fourrure et, n'ayant plus son avance ordinaire, il sentait que sa retraite serait coupée et qu'il risquait d'être étranglé dans l'à-vue forcé qui séparerait sa demeure du bois. Il comprenait, à la voix irritée de la meute, qu'il ne lui serait pas fait quartier. Il prit donc, à notre grande stupéfaction, — car nous songions, depuis quelque temps déjà, au bon diner qui mijotait sur les fourneaux de notre cordon-bleu; — il prit donc un grand parti, et, tournant le dos à ses pénales, il déboucha à l'est, dans la direction de Givrais, qu'il traversa droit comme un trait d'arbalète; il fila non moins directement sur la forêt de Bagnolet, et, sans le moindre crochet, piquant devant lui, il traversa l'Allier au nord de Moulins.

« Chasseurs et chiens avaient vaillamment suivi cette fugue imprévue. La nuit venait; M. le marquis de Beaucaire était blessé; la jeune meute avait mis bas; le loup allait toujours de l'avant. Force fut au marquis de rester en arrière avec un valet de chiens chargé de ramasser les traîneurs.

« Je couchai plus loin avec Sambucy, sur le champ de bataille, rameutant les chiens, les soignant en bon père de famille. Piqués au jeu par ce steeple-chase insensé, nous voulions avoir raison de ce drôle qui nous avait entraînés si loin.

« Au matin, nous reprîmes notre voie. Je ne suis pas homme à prendre un autre loup pour le mien. Et toute la journée le loup fila, à distance honnête, sans ralentir ni augmenter son train d'une seconde par myriamètre. La nuit se fit noire, et Sambucy ne put empêcher son cheval de tomber en sautant un fossé qu'il voyait mal. Le brave cavalier se foula quelque chose, je ne sais plus trop quoi, et fut obligé de renoncer à cette suite héroïque qui nous avait menés entre Nevers et Decize.

« Je restai seul avec le petit nombre des plus vaillants chiens, dont je regrette de ne pouvoir porter le nom à la postérité. »

J'interromps ici le narrateur, qui ne vous aurait pas dit qu'à lui seul il valait une meute, que dis-je? plusieurs meutes *di primo cartello*.

Merle repartit donc, après un long et difficile rapproché, car l'animal avait enfin compris la nécessité de ruser pour se faire perdre. Il remit pourtant son même loup, son loup à lui, devant les chiens.

Cette fois, il obliqua vers la Bourgogne.

Quand donc cette épopée devait-elle finir?

Enfin M. Merle, voyant venir la fin du troisième jour, eut un de ces éclats de génie qui le mettaient hors pair. Comprenant qu'il devait définitivement renoncer à reprendre cette bête amoureuse d'une liberté dont elle entrevoyait probablement les charmes..... futurs, M. Merle, qui avait chassé en Bourgogne, où n'a-t-il pas chassé? prit les grands devants, et, d'une balle, il tua le loup à quelques kilomètres d'Autun.

Il était bien forcé de prendre cette décision suprême, car le loup ne semblait pas fatigué : il soutenait, *passibus æquis*, son allure régulière qui pouvait le mener en Russie ou ailleurs. Il était évidemment décidé à ne pas

tenir le ferme et les pauvres chiens, à bout de force se traînaient à sa suite, donnant de rares coups d'un voix agonisante.

Il eût certainement préféré la gloire de le ramener captif.

Les chiens avaient chaque soir repris leurs forces dans un large baquet de soupe. Leurs membres fatigués s'étaient voluptueusement étendus, sous l'œil paternel du maître, sur une épaisse couche de paille fraîche.

Mais ce pauvre diable de loup, accoutumé à tout les douceurs matérielles de ce monde, ce loup, dont l'éducation avait dû modifier le naturel, je serais tenté de le plaindre s'il n'avait été loup! Comment a-t-il pu pendant trois jours de chasse acharnée, incessamment trouver, entre temps, le moyen de se restaurer quelque peu?

Lui, qui ne mangeait, hors sa soupe, que de rares morceaux de viande ou d'os décharnés, comment aurait-il pu et pu chasser pendant les courts loisirs que lui laissait la meute et qu'il devait par instinct employer à faire dépister? Mystère!

Il a soutenu pendant soixante-douze heures une poursuite implacable, dans un pays inconnu, dont les ressources étaient pour lui des arcanes insondables, moins toutefois, ce qui entre nous peut bien être, que certains points de vue l'esprit des bêtes ne soit supérieur à l'esprit de l'homme.

VICTOR TIXIER.

A PROPOS DE LA CHASSE

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Suite et fin.

Du plus petit au plus grand, depuis deux mois, c'est à dire depuis l'ouverture, les journaux se font l'écho de nos lamentations, parlent chasse, constatent, déplorent la ruine, s'accroissant d'année en année de notre pauvre gibier, se joignent à la *Chasse illustrée*, pour demander une révision de la loi du 3 mai 1844, etc.

Il en est même qui y mettent un entrain forçant peu la note; le journal *l'Événement*, dans son numéro du 18 octobre dernier, ne dit-il pas :

« Nous parlions dernièrement de la pénurie du gibier, elle a été telle dans certaines contrées, qu'un Parisien que nous pourrions nommer, propriétaire, dans le département de Loir-et-Cher, d'une immense propriété gardée par six gardes, et dans laquelle il a dépensé plus de 25,000 francs pour la peupler de gibier, a trouvé moyen en deux jours de chasse de tuer deux perdreaux, un lièvre et deux lapins. Total : cinq pièces. Voilà, certes, un gibier valant son pesant d'or. »

En effet, sur une immense propriété, avec six gardes après 25,000 francs de dépense, trouver le moyen de deux jours de chasse d'arriver à semblable résultat, c'est raide! N'importe, cette exagération tant soit peu fantaisiste, nous n'en doutons pas, ne nous déplaît pas : faut-il pas crier bien fort pour se faire entendre?

Enfin, depuis longues années, tantôt à droite, tantôt à gauche, habitant la province, il y a plus de trente ans que je n'avais remis les pieds dans la plaine de Créteil tout en conservant à Créteil d'excellentes relations.

Or, pour l'instant à Paris, au mois de septembre dernier, quelques jours avant l'ouverture de la chasse, voyant me rendre compte des effets désastreux de deux printemps consécutifs d'humidité et de pluie, de bracoillage de toutes les saisons, je songeais à ce plaine de Créteil, où tout pour moi est bon souvenir me dis :

« Si tu allais (je me tutoie dans l'intimité) rendre visite, prendre quelques renseignements auprès de vieux camarade de chasse (il est plus jeune que moi c'est égal), M. Gaidelin.

M. Gaidelin, riche, même très-riche propriétaire, agnomme de grand mérite, aimable et bon chasseur, compropriétaire foncier ou fermier, possède à peu de chose près la chasse de toute la plaine de Créteil, laquelle quoique ne l'ayant jamais cadastrée qu'avec mes jambes, je puis certifier très-vaste.

En conséquence, donnant suite à mon idée, le je 11 septembre dernier, à une heure de relevée, je pris la Bastille, chemin de fer de Vincennes, un billet pour Créteil.

Arrivé à destination, point de M. Gaidelin, il est Paris. Je suis reçu par M^{me} Harreau, distinguée, ex-lente dame, mère du régisseur de M. Gaidelin, à laquelle je dis le motif de ma visite, expliquant bien que je viens pas, usant d'un moyen non moins habile qu'ancien, me faire inviter à une ouverture de chasse, me bien demander la possibilité, après trente ans d'